

IMAGES ET RELATION D'AIDE .

Récit autour d'un atelier participatif

Frédérique Bribosia

I. Préambule : la démarche

L'objet de cet article est de retracer une expérience particulière de rencontres autour de la thématique « Relation d'aide et de soins » entre une photographe, des intervenants sociaux et des personnes en situation d'aide. Cette expérience particulière a pris la forme d'un atelier, au sens premier du terme, à savoir un lieu où à l'origine des artisans travaillaient et agissaient ensemble pour construire une œuvre commune. Il s'agit ici de créer des espaces d'entretiens collectifs et individuels pour permettre à toute personne ayant une expérience à partager dans le cadre de la relation d'aide et de soins de pouvoir faire surgir ses représentations à son propos. Un espace participatif pour créer un nouveau savoir, un espace de co-construction qui a pour objet de tenter de comprendre comment un travail photographique, des « outils-images »¹ peuvent questionner la relation d'aide et de soins, faire émerger des représentations à son sujet, provoquer le dialogue et soutenir l'échange autour de ce que l'on conçoit être cette relation d'aide et de soins, un atelier où chacun-e porte sa propre histoire en tant qu'aidant-e et/ou en tant qu'aidé-e et accepte de changer, de se transformer, un peu, sous le regard et la propre histoire de l'autre. Les « artisans » de cet atelier étaient soit des personnes ayant un statut d'aidant soit un statut d'aidé, soit les deux, les « outils » à leur disposition étaient des photographies réalisées par Dominique Simon, travailleuse sociale et photographe.

II. La mise au travail et les représentations émergentes

Dans un premier temps, toutes les images ont été présentées et la question suivante a été posée : « *En pensant à la relation d'aide et de soins, qu'est-ce qui vous frappe dans ces images ?* ». Il y a eu de la contemplation, du silence, des regards et puis des paroles reprises ici presque à l'état brut.

Ce qui frappe, c'est le contraste saisissant entre les visages, les personnes, contraste accentué par le dedans / le dehors, le sec / le mouillé, le noir / le blanc, les lignes ondulées / les lignes droites, l'être humain / l'animal, l'individu / le groupe.

Ce qui frappe, c'est le sentiment de solitude et d'isolement.

Ce qui frappe, c'est l'existence d'une empathie et la densité des contacts physiques et visuels ainsi que la force des regards.

Ce qui frappe, c'est la qualité de la relation, de la collaboration et des échanges marquée par une grande concentration, une implication forte.

Ce qui frappe, c'est la présence des deux dimensions de la relation d'aide : celle qui s'inscrit dans le cadre d'une compétence technique et professionnelle particulière et celle qui se construit dans la simple présence à l'autre, dans la dynamique d'humain à humain.

Ce qui frappe, c'est l'universalité du propos dans des séquences proches de la vie quotidienne ici représentée.

Ce qui frappe, enfin, c'est la présence du « hors cadre » : les images montrent un morceau du réel (ce que l'oeil voit derrière le viseur) mais l'on sent qu'il y a autre chose, qu'il y a un avant et un après à l'instant « relation d'aide » et qu'il existe une vie alentour.

1 . La photographie est ici à la fois art, technique et média et porteuse « d'un imaginaire communautaire de perception » (Tisseron, 1996). La photographie a en effet la capacité d'inclure celui qui s'y trouve photographié -et celui qui regarde la photographie – comme parties d'un ensemble plus vaste, universel. « On attend de la photographie qu'elle offre une image de ce qui est familier, de celui a trait à sa propre vie . » (Tisseron, 1996)

Dans un second temps, chaque participant-e a choisi une ou deux images sur la question suivante : « *Pouvez-vous choisir une image qui évoque une situation de relation d'aide et de soins déjà vécue en tant qu'aidant-e ou en tant qu'aidé-e ?* »

Ont alors émergé des représentations traversant différentes dimensions, chacune de celle-ci s'appuyant sur une vision particulière, une idée forte quant à ce que la relation d'aide doit être ou ne pas être : dimension physique, dimension éthique, dimension émotionnelle, dimension temporelle.

1. La dimension physique

Dans la relation d'aide, les corps et les gestes jouent un rôle, l'attitude physique donne des informations quant à ce qui se passe entre l'aidant-e et l'aidé-e. La position des corps démontre le contraste important qui peut exister entre les deux protagonistes tant au niveau de la dynamique des corps et des visages et qu'au niveau vestimentaire. Ce contraste peut soit marquer la rupture et le renvoi à une position de solitude dans sa fonction au sein de cette relation, soit renforcer la confiance et la reconnaissance, voire une certaine complicité.

Les regards jouent également leur rôle. Ils soutiennent la présence, renforce la position d'écoute active, donnent des indications quant à la mobilisation émotionnelle et intellectuelle de l'aidant-e et de l'aidé-e.

2. La dimension éthique

Dans la relation d'aide, il existe des jeux de pouvoir entre les protagonistes, mais aussi vis-à-vis des témoins de cette relation. La personne aidée peut être écrasée, dominée, le professionnel impuissant, « invisibilisé ». Il y a alors tensions et affrontements.

Une relation d'aide doit permettre une rencontre. Il y a une nécessité de trouver une juste place en tant qu'aidant-e mais qui n'est pas la « juste distance » ou la « bonne proximité » telles que souvent enseignées dans la formation des intervenants sociaux. Passer de l'autre côté du miroir, montre les limites, voire le leurre, que représente cette barrière des professionnels. Promouvoir une relation d'aide et de soin idéale, à savoir être là, à côté, un peu en retrait, en lâchant prise, en offrant douceur, confort, apaisement. La notion d'abandon est évoquée ici, à comprendre dans le sens d'une relation d'aide dans laquelle l'aidant accepte de perdre quelque chose de sa sécurité face à l'usager. Mais où est la limite de l'abandon ? La question ici est de savoir, ou de décider, s'il y a une radicalité derrière l'image de l'assistant-e social-e « porteur de la relation d'aide » ?

Se pose aussi la question de l'acceptation et de la dépendance: De qui accepte-t-on de l'aide ? Qui accepte-t-on d'aider ? Comment accepter tous les jours d'être aidé-e ? Où est la limite entre aide et intrusion ? La complicité et le laisser-faire dans l'état de dépendance sont indispensables, car la personne aidée se doit de rester justement une personne et pas devenir un objet de soin. Elle gardera un espace d'autonomie dans cette dépendance en étant en mesure d'accorder, ou non, sa confiance en l'aidant-e qui sait ce qu'elle fait.

3. La dimension émotionnelle²

Seule une relation envahissante et touchante sera une relation vraie car cela est le propre de l'humain. La relation d'aide demande à sortir de la peur et à oser parler, demander, même si c'est maladroitement. Oser entrer en relation ... C'est une recherche permanente

2 Suivant le sens étymologique « ex-movere, bouger, sortir de soi »

d'équilibre entre les deux extrêmes d'un balancier : l'attitude fusionnelle ayant comme effet une non-différenciation entre deux personnes et la perte d'autonomie / l'attitude froidement technicienne vidant la relation de sa substance humaniste. Accepter les émotions qui émergent de la relation d'aide et de se mettre en jeu dans cette relation sans s'y perdre.

4. La dimension temporelle

La relation d'aide peut-être un reflet de la vie de tous les jours, elle ne s'inscrit pas nécessairement dans des lieux, des moments prédéfinis par l'aidant-e. La vie quotidienne, le moment le plus léger, le moment où l'on ne s'y attend pas, est parfois l'instant où les choses les plus importantes se disent. Ces lieux inattendus produisent des éléments significatifs. On peut être aidant-e en étant là, simplement, en permettant à l'autre d'être actif, d'avoir une responsabilité dans une entraide. Faire quelque chose ensemble, dans un temps déterminé, mais participer à une activité commune. L'aidant-e est membre du groupe tout en soutenant la communication, le travail collectif, l'entraide.

III. Ce qui peut être retenu de la démarche

Cette démarche a permis et a provoqué des confrontations selon que les participant-e-s occupaient une place d'aidant-e ou d'aidé-e, mais aussi une obligation de décentrer afin d'accepter de reconnaître l'interchangeabilité des positions. Cette confrontation a obligé à toucher la bulle de l'autre et son histoire en permettant de comprendre combien la trajectoire de vie de l'être humain est telle que chacun-e peut passer d'une posture d'aidant-e à celle d'aidé-e, et vice-versa. Cela renvoie au « sentiment de responsabilité à l'égard des autres »³ Les participant-e-s ont pu dire comment elles-ils rêvaient et idéalisaient la relation d'aide mais aussi combien cette relation pouvait les inquiéter. Elles et ils ont pu dire ce que la relation d'aide et de soins ne pouvait pas être : l'errance, l'absence de liens, l'acte technique seul, l'asymétrie, la domination, la prostration, l'indifférence, la crispation, la solitude ...

L'image permet la création d'un dialogue en fournissant un cadre rassurant et en limitant le risque de confrontation à risques. Il y a une confiance qui s'installe, un respect de l'intimité de chacun-e, on ne parle pas de son « cas » même si on parle de soi !

Par l'expérimentation de cette démarche participative, le média photographique est devenu un matériel vivant, permettant de se dire « j'y suis » au milieu d'autres, avec mes représentations, mes désirs, mes refus, dans ma position spécifique. Ce support esthétique permet une ambiance feutrée, une écoute, une franchise. Il active la sensibilité de chacun-e et crée la mise à distance entre soi et soi.

3 Fabienne Brugère, *L'éthique du care*, PUF, Paris, 2011, p.9